



HAL
open science

Les mots assujettis : la linguistique africaine au prisme du colonialisme

Judith T. Irvine, Clara Romero

► **To cite this version:**

Judith T. Irvine, Clara Romero. Les mots assujettis : la linguistique africaine au prisme du colonialisme. 2015. halshs-01167284

HAL Id: halshs-01167284

<https://shs.hal.science/halshs-01167284v1>

Preprint submitted on 25 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé-traduction de l'article de Judith T. Irvine :

Subjected words : African linguistics and the colonial encounter

Language and communication 28 (2008), p. 323-343.

Présentation de l'auteur :

- Professeur au département d'anthropologie de l'université du Michigan.
 - Thèse en 1973.
 - Domaines d'étude (fournis par J.T.I sur sa page institutionnelle) : anthropologie, anthropologie linguistique, idéologie linguistique, économie et politique linguistique, linguistique coloniale et historique, organisation sociale, Afrique.
 - A publié : (2000) *Regimes of Language : Ideologies, Politics and Identities*, éd. SAR.
-

« Les mots assujettis : la linguistique africaine au prisme du colonialisme »

Résumé de l'auteur : L'étude systématique des langues africaines surgit au XIX^e siècle en tant que domaine scientifique parallèlement à d'autres projets européens de collecte de données, de prosélytisme religieux et d'établissement d'une présence impériale sur le continent. Cet article examine comment les conditions – idéologiques, sociales et matérielles – de la recherche linguistique dans les premières rencontres coloniales influencèrent les descriptions des langues africaines et de leurs frontières géographiques qui en résultèrent. Les cadres et les précédents issus de ces premiers projets influencent toujours la linguistique africaine, par exemple pour ce qui est de l'identification des groupes ethnolinguistiques, la qualité des descriptions grammaticales, et dans la politique orthographique.

1. Introduction

En 1824, lorsqu'un groupe de missionnaires partit de Londres pour la colonie du Sierra Leone, leur tâche était de connaître les langues africaines d'une part afin que les Écritures puissent être traduites dans ces langues, d'autre part afin de former des maîtres d'école. Puisque ces langues avaient besoin d'être fixées et enseignées, cela présupposait qu'elles étaient instables et que leurs locuteurs ne les connaissaient pas.

Les conditions dans lesquelles ils menèrent leurs études en ont grandement influencé le résultat. Ces résultats eurent des conséquences dans l'établissement des frontières. Mais il faut être conscient que c'est plus complexe que cela, car ils influèrent sur cela-même qu'ils observaient (paradoxe de l'observateur).

2. L'aire d'étude

Lorsque l'on dit études africaines, on pense souvent sub-sahariennes, l'arabe, au nord du Sahara, étant plutôt rattaché aux études moyen-orientales, en rapport avec ses origines supposées. Pourtant, la famille sémitique englobe des langues parlées en Éthiopie ou dans le sud de l'Arabie. Même si l'arabe qui est arrivé en Afrique du nord au VII^e siècle avec

l'islamisation venait du Moyen-Orient, il est possible que les langues sémitiques soient nées en Afrique, avant de s'étendre vers l'est (le sud-ouest de l'Asie). En fait, on ne sait pas bien si la branche sémitique s'est séparée des autres langues africaines avant ou après s'être étendue vers l'est. En tout cas, puisque l'extension des langues ignore les frontières continentales, la linguistique ne devrait pas s'y borner. L'arabe qui intéressait les savants du XIX^e était l'arabe littéraire (écrit). Pourtant les mêmes africanistes qui excluent l'arabe de la linguistique africaine excluent la tradition scripturale africaine qui reposait sur l'arabe.

On a fait remarquer que les cartes linguistiques d'Afrique (encore en vigueur, quoique moins qu'il y a quelques années) sont historiquement incohérentes. En effet, tout en excluant l'arabe tout comme les langues européennes qui arrivèrent plus tard, elles représentent l'état linguistique actuel des autres langues africaines, comme s'il n'avait pas évolué depuis l'époque antérieure à l'arabe (avant différentes vagues d'invasions).

Ce tableau est sous-tendu par l'histoire biblique de Noé et de ses descendants, dont Cham, maudit pour avoir vu son père nu alors qu'il était ivre, et ancêtre du peuple noir d'Afrique (> chamites). Les descendants des deux autres fils de Noé se dispersèrent soit au Moyen-Orient (Sem > sémites), soit en Europe et en Asie (Japhet). Cela a pu servir de justification à l'esclavagisme des Noirs par les Musulmans et par les Européens. Comment expliquer, alors que les langues sémitiques et chamitiques puissent être apparentées ? Même lorsque l'évolutionnisme discrédita le récit biblique et donna plus d'ancienneté à l'histoire de l'homme, on expliqua la parenté entre les deux groupes de langues par le fait que les chamites (qui étaient blancs) se mélangèrent en Afrique avec des populations noires déjà présentes. Au Rwanda dans les années 90, cela a encore servi de justification à ceux qui perpétrèrent le génocide des Tutsi, taxés d'envahisseurs chamites. La notion de langues chamitiques est depuis le XIX^e et aujourd'hui bien problématique en Europe, influencée par des questions raciales, utilisée par certains, rejetée par d'autres. (En fait on parle de langues chamito-sémitiques). Les Américains préfèrent parler de langues afro-asiatiques (dont les langues couchitiques).

3. Sites des premières enquêtes linguistiques de terrain

Jusqu'en 1800, les données sur les langues africaines consistaient essentiellement en de petites listes de mots que les voyageurs rapportaient parmi leurs souvenirs de voyage. Quelques missions catholiques avaient traduit des catéchismes et systématisé l'enseignement et l'apprentissage des langues locales, mais ces travaux n'étaient pas diffusés en dehors de la mission. D'ailleurs, les Africains n'étaient pas forcément disposés à coopérer, estimant qu'ils n'avaient pas à gagner à permettre aux étrangers de connaître leur langue. Quelques manuscrits sur le Congo datant du XVII^e ou XVIII^e s n'ont été publiés qu'au XIX^e. Une encyclopédie de six volumes publiée en 1800-1805 sur les langues du monde n'offrait qu'une seule page sur les langues d'Afrique.

Ce n'est qu'au XIX^e que les enquêtes linguistiques sur l'Afrique devinrent systématiques. Le mouvement abolitionniste y joua un rôle plus important que la présence militaire dans les terres africaines. L'époque était aux déplacements massifs de populations, dus au commerce

d'esclaves, aux guerres internes, etc. La plupart des recherches en linguistique eut donc lieu dans des communautés de réfugiés et des lieux distants du cœur des aires linguistiques.

L'un des sites les plus importants de ces recherches fut la colonie d'esclaves affranchis de Freetown au Sierra Leone (ne pas confondre avec Libreville, au Gabon). La population y venait de diverses parties de l'Afrique, en particulier de régions instables. Freetown était un centre de missionnaires anglicans qui travaillaient à la traduction de la Bible et à la conversion religieuse. Ils codifièrent les langues des gens dont la terre d'origine se trouvait tant à proximité qu'à des milliers de kilomètres, produisirent une carte linguistique d'après le récit des péripéties des habitants et un vocabulaire de 250 mots dans plus de 100 langues. Parfois le dernier locuteur d'une langue à Freetown n'avait pas pratiqué cette langue depuis plus de vingt ans, parfois les informateurs étaient encore des enfants au moment de leur capture. Certains des enfants de Freetown, étaient des semi-locuteurs (ne maîtrisent aucune langue comme un locuteur natif), étant nés dans la colonie. En tous cas, ce qui se parlait à Freetown, où de nouvelles manières de parler ont inévitablement surgi du mélange, différait beaucoup des langues parlées dans leur territoire d'origine. Le vocabulaire de spécialité, les différences stylistiques, sociales, n'ont pas survécu aux conditions de vie de ces locuteurs. Plus encore, des gens originaires du Nigéria appelés « ibos » qui retournèrent dans leur pays après des années dont une partie à Freetown ne comprenaient plus ceux qui y vivaient.

Il y eut bien d'autres cas d'enquêtes linguistiques menées dans des communautés de réfugiés, ou de populations réétablies ailleurs que sur leur terre d'origine. Par exemple à Abeokuta au Nigéria, une koïné a été décrite. D'autres recherches se firent avec des prisonniers ou des cas d'enfants soustraits à leur famille. Les représentations des langues africaines (sans registres, à la syntaxe simplifiée...) résultent de ces conditions dans lesquelles elles ont été étudiées. Les caractéristiques des langues réduites observées coïncidèrent avec les préjugés que les Européens avaient sur les Africains (et sur leurs langues). Aujourd'hui encore, même si l'on reconnaît que toutes les langues sont formellement complexes, la variation stylistique ou dialectale est négligée dans la description de ces langues. La seule variation prise en compte est la variation ethnique, qui ne coïncide pas forcément avec la variation linguistique.

4. Les premiers enquêteurs

Une grande partie de la linguistique en Afrique dans la période coloniale et précoloniale fut l'œuvre de missionnaires, même si quelques fonctionnaires, voyageurs ou militaires firent plusieurs rapports importants. Pour les missionnaires l'étude de la langue allait de pair avec la l'instruction et la conversion religieuses. Dans ce cadre, l'objectif le plus ambitieux était, surtout chez les Protestants, de traduire la Bible en langues indigènes. Cependant, vu la difficulté de la tâche, ils préféraient parfois que les indigènes abandonnent leur propre langue pour être instruits dans l'une des belles langues de l'Europe civilisée. Même si cette attitude prévalait surtout au début, elle persista là où les langues locales étaient jugées trop difficiles ou trop variées, et dans les régions où les gouvernements avaient fait le choix des favoriser les langues Européennes. Par exemple dans les régions dominées par la France ou le Portugal, l'instruction devait se faire en langue européenne, que celui qui la dispense soit européen ou pas. Dans les régions sous domination britannique, et chez les missionnaires protestants, on

finit par opter pour une instruction en langue locale, là où c'était possible. Il importait d'apporter aux Africains l'Évangile, la seule bénédiction capable de compenser tous les malheurs de l'Afrique. Cependant, les missionnaires se plaignaient que les langues indigènes n'offraient pas les concepts adéquats, et certains traducteurs y introduisirent des mots empruntés aux langues européennes. D'autres, comme Samuel Ajayi Crowther, lui-même un esclave affranchi instruit par les missionnaires, d'origine Yoruba, parfois appelé l'évêque des Noirs, approfondit la connaissance des langues indigènes, dans le but de parvenir à un message plus parlant pour les Africains. Les traductions de la Bible de Crowther sont saluées en tant que monument de la littérature en langue africaine, non seulement pour leur sophistication poétique, mais pour avoir bâti un pont entre les deux cultures religieuses. Réécrivant les concepts chrétiens au moyen de ceux des Yoruba, son but était de promouvoir le rôle des indigènes dans la conduite des affaires religieuses et politiques.

5. La primauté la culture écrite et ses conséquences

La culture écrite des Africains dépendait donc des traductions de la Bible, que les Européens envisageaient de distribuer aux individus par centaines d'exemplaires. Mais cela posait évidemment des questions relatives à l'orthographe ou à l'imprimerie, dont les contraintes n'étaient pas un détail. On utilisait en effet de nombreux diacritiques pour rendre les sons des langues africaines à partir de l'alphabet latin. Mais ces caractères n'étant pas standardisés dans l'imprimerie, leur utilisation était compliquée, même lorsque les missions disposèrent de leurs propres presses (importées d'Europe à grands frais). De plus, alors qu'il était plus économique de partager le matériel, beaucoup de missions avaient leur propre système d'écriture, en rapport avec la langue maternelle des missionnaires, ou leur inclination à transcrire les sons les plus étranges pour eux (clicks, tons). Il y eut de nombreuses querelles à ce sujet. Il n'échappa pas aux linguistes que les systèmes d'écriture concurrents pouvaient faire paraître des variétés linguistiques plus différentes qu'elles n'étaient en réalité et que cela constituait un obstacle à la diffusion de la culture, qui était pourtant le but poursuivi. On organisa des équipes de travail, des conférences locales ou internationales pour discuter de ces questions et tenter de trouver des solutions.

L'un des plus grands rassemblements eut lieu en 1854 à Londres. Il déboucha, grâce à Lepsius, un égyptologue intéressé par la phonétique générale, sur la publication d'un « alphabet standard » valable pour toutes les langues humaines, un ancêtre de l'API. Cela ne mit toutefois aucun terme aux disputes sur l'orthographe. Les combinaisons de diacritiques étaient un cauchemar pour les imprimeurs et inadaptés lorsqu'on considérait une seule langue et non plusieurs. De plus, d'importantes œuvres avaient déjà été imprimées dans d'autres systèmes et de nombreuses missions n'y souscrivirent pas. Les rivalités continuèrent donc, tout comme les conférences... On notera au passage que toutes ces orthographes étaient basées sur l'alphabet latin, même si l'on n'ignorait pas que nombre d'Africains étaient familiers de l'écriture arabe qu'ils avaient déjà adaptée à leur propre langue. Mais comme les écrits religieux étaient également destinés au missionnaire de base, qui n'était pas forcément très instruit ou doué pour les langues, et que les imprimeurs étaient européens, il ne pouvait en être autrement.

6. L'identification des langues et des « groupes ethnolinguistiques »

Les questions traitées lors de cette conférence de 1854 sont toujours d'actualité. Sur le plan académique, les questions de phonétique et de phonologie sont l'objet de beaucoup d'attentions de la part de spécialistes de ces disciplines (mais pas de l'Afrique). Sur le plan pratique, pourtant, le manque d'unification a continué à empoisonner l'éducation et la publication dans maintes régions. Souvent, aux différences de graphie s'ajoutent les différences de standardisation de la langue, aboutissant à des frontières linguistiques artificielles qui limitent l'audience des publications en langues indigènes. Bien sûr, les frontières auraient été tout aussi artificielles si l'on avait regroupé des variétés trop différentes pour des raisons d'ordre politique.

Toutes ces questions de standardisation et de représentations des langues ont également une influence sur celle de l'identité ethnique. À propos de la langue ibo mentionnée plus haut, malgré la diversité des parlers ibos dans seule ville de Freetown et bien que cette langue s'avéra introuvable sur le territoire où elle était supposée être parlée (« Iboland »), les missionnaires écrivirent tranquillement sujet des Ibos du Nigéria et de la langue ibo, comme s'il s'agissait de la langue homogène d'une nation monolingue. Le linguiste-missionnaire Koelle s'étonnait que les populations concernées ne partagent aucun nom les désignant, et supposa que ce nom s'était perdu. Pour tous les linguistes, missionnaires et membres de l'administration coloniale, la langue était le critère de distinction des groupes ethniques, dont les appartenances culturelles s'excluaient mutuellement.

Des recherches récentes suggèrent qu'au Nigéria, à cette époque, ibo signifiait simplement « hautes terres », sans référence à une quelconque unité sociale ou linguistique. La première occurrence de ce nom pour référer à un groupe linguistique ne se trouve pas au Nigéria, mais aux Caraïbes, pour parler d'un groupe d'esclaves originaires du Biafra (Nigéria). Ces personnes qui se sont retrouvées ensemble avec probablement des points communs culturels et linguistiques ont adopté cette étiquette « ibo », qui correspondrait par la suite au parler commun qui commençait à se former. Ces personnes n'avaient manifestement aucune conscience d'appartenir à une communauté avant la colonisation.

Pourtant, les autorités coloniales instituèrent l'entité ethnolinguistique ibo, ce qui ne fut pas sans poser des problèmes sur le terrain. Par la suite, des linguistes tentèrent d'unifier la langue « ibo », mais leurs propositions correspondaient soit à un mélange qui n'était compréhensible par personne, soit à un dialecte compris par certains, mais pas par d'autres.

Le cas de l'ibo n'est qu'un parmi tant d'autres, que les régimes coloniaux, avec le concours des linguistes, identifiaient comme « groupes ethnolinguistiques ». Dans l'actuel Zimbabwe les regroupements ethnolinguistiques fluctuèrent au gré des migrations ou rivalités coloniales. Mais la plupart du temps les premières identités furent conservées, même si les populations y assignées pouvait varier.

C'est au tout début de la période coloniale que furent nommés et délimités beaucoup des groupes ethnolinguistiques africains, y compris pour eux-mêmes. Dans leurs pratiques, les linguistes tenaient compte de ce que leurs divisions constitueraient des territoires

administratifs, qui ne devaient pas être trop petits ni trop grands. Quelle qu'ait été leur situation antérieure, la colonisation est le moment où les généalogies et cultures traditionnelles deviennent une identité « ethnique », et où les pratiques linguistiques deviennent des « langues », avec pour corolaire un multilinguisme omniprésent. Ces identités ethniques ont laissé beaucoup de traces dans le sentiment communautaire des Africains eux-mêmes.

Ces représentations linguistiques ont également influé sur les représentations et pratiques linguistiques et contemporaines. Ce qui est en jeu n'est pas seulement de savoir *qui* est ibo, yoruba, shona, tsonga, etc., mais ce que sont les langues correspondantes. Un des potentiels effets délétères de la standardisation est la hiérarchisation des dialectes et la perte de légitimité d'une partie des locuteurs qu'elle entraîne.

Un autre écueil est celui des représentations des frontières linguistiques. Les grammaires et des dictionnaires des langues africaines ne retiennent que les formes que leurs auteurs ont jugées les plus « pures », les moins contaminées par des éléments étrangers, notamment islamiques. Ce faisant, ceux-ci ont contribué à modeler ce qu'ils décrivaient. Il est par conséquent désormais très difficile de connaître la situation précoloniale (ex. du sérère et du wolof au Sénégal).

Conclusion

Cet article a permis de voir différents aspects de la recherche linguistique en Afrique au début de la période coloniale : le cadre théorique sub-saharien (excluant l'Afrique du Nord) des Africanistes (linguistes ou historiens), l'importance des réfugiés et populations dispersées sur les lieux d'études linguistiques, le rôle prépondérant des missionnaires et de leur idéologie linguistique, le primat de la culture écrite et ses effets sur les graphies, enfin les processus par lesquels certaines langues et les populations ont été identifiées comme groupes ethnolinguistiques. C'est tout cet écheveau qui sous-tend les représentations linguistiques précédentes et subséquentes à l'établissement des frontières. Les linguistes doivent non seulement être conscients de ce que leurs représentations ont une influence sur les locuteurs, mais chercher à en connaître la nature exacte.

Clara Romero, 2014